

rieur, qui se fait sentir d'une manière très-vive, dans ces vastes et profondes solitudes, lorsque la nuit couvre la terre de ses ombres, c'est le *sentiment religieux*. Alors les objets, vus seulement d'une manière vague, prennent de plus grandes proportions ; les forêts paraissent plus profondes ; un silence presque mystérieux règne partout ; il n'est troublé que par le bruit des flots qui se brisent contre les rochers et par ces harmonies indéfinissables que produisent les arbres, lorsque le vent agite leur cime flexible. Loin de tout lieu habité et n'étant plus distract par la vue des ouvrages de l'homme, la présence de Dieu devient plus sensible, et la grandeur de ses œuvres frappe davantage ; aussi se sent-on pénétré de ce saint recueillement qui dispose admirablement l'âme à la prière et lui fait oublier les petits intérêts et les joies trompeuses de ce monde.

On s'imagine généralement qu'un long voyage en *canot*, à travers des régions inhabitées, procure à ceux qui le font, une abondante récolte de misères et de privations, et que de toutes les manières de voyager, c'est la pire. C'est une erreur, Messieurs, je n'excepte que les vicillards, les infirmes et les femmes élevées dans les délicatesses de notre civilisation. Il est vrai que, comme l'on est le plus souvent sans abri, lorsqu'un orage vous surprend, il vous mouille jusqu'aux os, et que la réflexion d'un soleil ardent sur la surface de l'eau vous brûle les mains et le visage, et vous rend, en peu de jours, semblables aux *peaux-rouges*. J'avouerai aussi que les campements du soir, après une journée de pluie, sont peu confortables ; qu'il arrive même quelquefois que, vous trouvant envahi par les eaux durant la nuit, votre lit se trouve tout-à-coup transformé en baignoire ; ce qui vous soumet à un bain forcé, jusqu'à l'heure du lever ; le soin de sécher vos vêtements, vous le laissez à la chaleur du corps et aux rayons du soleil. Comme les chemins des *portages* et surtout des *demi-portages*, ne sont pas précisément des *routes royales*, il faut souvent se frayer une voie à travers les broussailles qui vous mettent vos habits en lambeaux ; quelquefois le sol que vous soulevez est si *rocallieux* qu'il a bientôt mis vos chaussures hors de service ; ce qui pourtant est moins désagréable que de traverser un bourbier ; ce à quoi il faut cependant savoir se résigner de temps à autre. Je ne dissimulerai point que les lits ne sont pas toujours très-bons, et qu'on n'a pas toujours la chance de trouver près du campement un *galet* bien uni, ce qui en voyage est presqu'une bonne fortune, tant on y dort bien ; mais les inconvénients se trouvent souvent près des avantages ; comme il est difficile de fixer solidement la tente sur le roc, si, durant la nuit, il s'élève un vent un peu violent, elle est bientôt jetée à bas, et vous vous trouvez couché alors à la belle étoile.

Je vous dirai, Messieurs, qu'on se fait à toutes ces petites misères et à bien d'autres encore ; mais ce à quoi on ne s'habitue jamais, c'est aux piqûres des *maringouins* et des autres insectes de la même famille,

qui s'acharnent pour tourmenter les pauvres voyageurs ; c'est là un fléau qui, quelques fois, n'est pas tolérable.

En parcourant la voie que nous avons suivie, pour nous rendre à la *Rivière-Rouge*, on aperçoit de temps à autre, quelques croix plantées sur des tertres ; ce sont des monuments funèbres qui attestent que près de là, des voyageurs ont trouvé la mort par quelque déplorable accident ; c'est vous dire que la navigation dans ces parages n'est pas sans danger. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir qu'on saute plus de *cinquante rapides*, dont quelques-uns sont très-périlleux ; qu'en traversant les *lacs* nombreux que l'on rencontre sur son passage, si le vent s'élève au point de faire briser les vagues, le canot est bientôt rempli d'eau, et si vous vous trouvez éloigné du rivage, vous êtes englouti dans les flots. On sait aussi qu'il y a toujours péril à mettre la voile et qu'enfin rien ne garantit contre le choc des souches et les aspérités des rochers qui effleurent l'eau des rivières. Cependant avec un guide habile et prudent on évite tous ces dangers ; pour preuve, je dirai qu'il ne m'est jamais arrivé d'accident grave, quoique j'aie fait à plusieurs reprises de longs voyages en *canot*, et que j'aie toujours cédé au plaisir de sauter les rapides.

Je reviens maintenant à notre itinéraire : nous avions, pour nous rendre d'abord au *Lac Huron*, à suivre la voie tracée par le noble et intrépide Champlain, qui en 1615, le *premier des Européens*, osa, avec quelques hommes seulement, pénétrer en *canot* jusqu'à cette *mer d'eau douce*, dont les Sauvages lui avaient tant parlé, en montant l'*Ottawa* et la *Mettawan* jusqu'à sa source ; de là, il franchit à pied la hauteur des terres, descendit par un ruisseau jusqu'au lac *Nipissing*, qu'il traversa dans sa partie méridionale, pour gagner l'entrée de la *Rivière-des-Français*, dont les eaux mènent directement au lac *Huron*, où elles se déchargeant. Nous avions ensuite à côtoyer, dans leur partie septentrionale, les lacs *Huron* et *Supérieur*, avant de sortir du Canada.

Les contrées baignées par les eaux de ces grands lacs rappellent de grands et précieux souvenirs. On sait que, dès l'époque de Champlain, d'intrépides Missionnaires Jésuites y pénétrèrent pour gagner à Jésus-Christ les tribus sauvages qui les habitent. Si le succès n'a pas couronné leurs efforts, personne n'ignore que ce n'est pas au défaut de vertu, de zèle et d'héroïsme qu'il faut l'attribuer. Voici l'hommage que rend MacKensie à ces missionnaires, dans son ouvrage qui a pour titre *Tableau historique et politique du commerce des pelletteries*, et qu'il écrivait vers la fin du dernier siècle :

“ Si le courage, la constance et le dévouement méritent notre admiration, certes, ils (les Jésuites) ont bien droit d'y prétendre, il n'est point de fatigues qu'ils n'aient supportées, point de dangers qu'ils n'aient bravés pour atteindre le but que leur piété s'était proposé.”